

Etienne Boucher. Écrire avec la lumière

Catherine Cyr

Numéro 132 (3), 2009

Portraits d'une génération

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62918ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cyr, C. (2009). Etienne Boucher. Écrire avec la lumière. *Jeu*, (132), 65–67.

Dossier

Portraits d'une génération

CATHERINE CYR

Etienne Boucher ÉCRIRE AVEC LA LUMIÈRE



© Luc Doyon.

Au théâtre, la lumière aussi raconte quelque chose. Loin de n'être qu'un simple outil rendant visible un imaginaire scénique, elle participe de ce dernier, découpant le temps, sculptant l'espace et les corps, immergeant le spectateur, avec douceur ou de façon fracassante, au creux d'une atmosphère singulière, sensible, souvent mouvante. Aussi, pour le metteur en scène Charles Dullin, l'éclairage théâtral est-il « le seul moyen qui puisse agir sur l'imagination du spectateur sans distraire son attention ; la lumière a une sorte de pouvoir semblable à celui de la musique ; elle frappe d'autres sens, mais elle agit comme elle ; la lumière est un élément vivant, l'un des fluides de l'imagination...¹ ». Signant depuis quelques années d'éblouissants scénarios lumineux, catalyseurs de poésie et vecteurs de vives émotions, Etienne Boucher, comme Dullin, s'inscrit à la suite de ces praticiens qui, depuis la fin du XIX^e siècle, d'Appia à Lugné-Poe, de Svoboda à Wilson ou, plus près de nous, à Michel Beaulieu, font de l'éclairage une partition sensée et sensible, un art en soi.

Ainsi, au fil des ans, établissant un dialogue muet avec le texte dramatique ou avec le mouvement des corps et des images scéniques, plusieurs de ces partitions créées par le jeune concepteur ont attiré mon attention de spectatrice, éveillé mon imaginaire, contribué au plaisir de la représentation et à celui de la réminiscence. Me remémorant certains spectacles aimés, surgissent devant moi, dans le désordre, quelques images fortes ou déjà évanescentes mais toutes nimbées d'une lumière unique : celle, blanche et crue, cruelle, balayant l'espace incongru de l'Union Française et rendant plus blafards encore les corps-blessures de Céline Bonnier et de Marc Béland avançant dans l'univers morcelé, émiétté, du *Hamlet-machine* de Müller et Haentjens (Sibyllines, 2001) ; celle, précise et géométrique, rompant avec la monotonie sonore pour faire surgir de la pénombre les silhouettes dansantes et presque nues, ciselées au scalpel, tournoyant dans *Pluie*, le premier volet de la rigoureuse *Climatologie des corps* du chorégraphe Sylvain Émard (2004) ; celle, enfin, onirique, quasi surréelle, filtrant à travers les lucarnes ou se déployant en une succession de clairs-obscur dans les espaces rouges et or de la mémoire dans *Hippocampe*, la belle rêverie dramatique de Pascal Brullemans et Eric Jean (Persona Théâtre 2002 ; Théâtre de Quat'Sous, 2007). Plusieurs autres images, sans doute, pourraient se greffer à cette courte suite, tant j'ai été enchantée à répétition par le travail de Boucher. Voici donc un portrait du jeune concepteur à la signature lumineuse étonnamment polyvalente. Ce portrait, partiel et désespérément trop bref, se dessine ici sans prétention technique – le vocabulaire spécifique à l'éclairage m'étant plutôt étranger ! –, mais il est porté par ma sensibilité envers une démarche, une manière toujours renouvelée d'orienter le regard.

1. Charles Dullin, cité par Jean Gervais, dans *Mettre en scène la lumière : étude historique de l'éclairage au théâtre de 1545 à aujourd'hui*, mémoire de maîtrise, UQAM, 1984, p.118.



Etienne Boucher signait les éclairages de *la Dame aux camélias*, mise en scène par Robert Bellefeuille (TNM, 2008).

Sur la photo : Sébastien Ricard, Monique Spaziani, Anne-Marie Cadieux et François-Xavier Dufour.
© Yves Renaud.

PARCOURS

Diplômé de l'École nationale de théâtre, section production, Etienne Boucher se lance rapidement dans un rythme effréné de créations dès sa sortie de l'institution en 1999. S'intéressant au théâtre mais s'immisçant aussi du côté de la danse, de la comédie musicale, de l'opéra et, bientôt, du cirque, sachant interagir originalement avec les univers dramatiques et chorégraphiques rencontrés, réinventant constamment sa syntaxe lumineuse, le concepteur crée, dès ses tout débuts, des propositions remarquables.

Ainsi, l'unicité de son travail n'échappe pas à la vigilance de ses pairs et de la critique, voire à celle des jeunes qui, à deux reprises, lui décernent le prix du public étudiant du Théâtre Denise-Pelletier pour les éclairages (*l'Homme de la Mancha*, 2004-2005 ; *Britannicus*, 2005-2006). De même, il récolte une ribambelle de nominations à la Soirée des Masques avant qu'en 2007 il n'accomplisse un doublé, l'Académie québécoise du théâtre lui décernant le Masque de la conception des éclairages pour *Du vent entre les dents* mis en scène par Martin Faucher (Théâtre d'Aujourd'hui, 2007) ainsi que pour *la Dame aux camélias* mise en scène par Robert Bellefeuille (TNM, 2006). De ce dernier spectacle subsiste pour moi, en particulier, le souvenir d'une lumière sculpturale, expressionniste par ses contrastes et par ses jeux de contre-jour, par sa manière de donner une solennité gothique à l'espace et aux objets et par sa façon d'accentuer les rares couleurs – vifs éclats d'une robe, d'un ruban – et de souligner l'obscurité des jours ou la pâleur des mains, des visages, des sentiments qui s'effritent...

S'aventurant parfois du côté des spectacles musicaux, des événements multidisciplinaires ou inclassables – *MusMix* au Musée d'art contemporain de Montréal (2002), *Poésie, sandwiches et autres soirs qui penchent* (Loui Mauffette, 2006) –, c'est plutôt du côté du théâtre et de la danse que Boucher imprime progressivement sa marque. Interpellé par le travail des jeunes artistes de sa génération, il participe à la mise au monde de certaines créations de Marcelle Dubois (*Condamnée à aimer la vie*, 2003) et de Francis Monty (*Traces de clown*, 2003). De même, il compose les éclairages pour deux textes de Dominick Parenteau-Lebeuf mis en scène par Marc Béland, concoctant de complexes trajets lumineux pour *Dévoilement devant notaire* (2002) et baignant l'univers de *la Petite Scrap* (2005) dans une atmosphère cauchemardesque, lynchienne, où les éclats de lumière orangée viennent marquer, ponctuellement, les ruptures entre la réalité et l'apparition, la vision hallucinée.

COMPLICITÉS

S'il illumine fréquemment l'univers âpre de Sylvain Émard (*Scènes d'intérieur*, 2001 ; *Pluie*, 2004 ; *Temps de chien*, 2005 ; *Wave*, 2008) et se glisse avec autant d'aisance dans les mises en scènes fiévreuses et colorées de Martin Faucher (*le Chien vert*, 2003 ; *Mille feuilles*, 2003 ; *Britannicus*, 2006 ; *Du vent entre les dents*, 2007) ou dans celles, plus arides, de Brigitte Haentjens (*Hamlet-machine*, 2001 ; *Blastés*, 2008 ; *Douleur exquise*, 2009), Boucher a aussi noué des liens de complicité durable avec trois metteurs en scène en particulier. Ainsi a-t-il fréquemment baigné d'une lumière poétique, non-figurative, les mises en scène d'Eric Jean, lequel privilégie souvent un théâtre de l'image, proche du rêve et des brumes de l'inconscient, qu'il porte à la scène les textes de son acolyte, l'auteur Pascal Brullemans (*Marianne Vague*, 2000 ; *Camélias*, 2000 ; *Hippocampe*, 2002), comme ceux de Jonathan Harvey (*Une si belle chose*, 2001), Larry Tremblay (*Cornemuse*, 2003) ou Olivier Kemeid (*les Mains*, 2004).

Avec une souplesse prodigieuse, Boucher sait aussi passer de l'esthétique onirique de Jean à celle, radicalement différente, de René Richard Cyr. Pour ce dernier, il n'hésite pas à composer des éclairages plus réalistes, mettant en lumière le monde réel, ici et maintenant, qu'il s'agisse d'évoquer crûment la froide blancheur d'un soir d'hiver dans un hôpital (*la Chanson de l'éléphant*, 2005) ou de mettre à nu le visage et la parole des écorchés ordinaires imaginés par l'auteur Serge Boucher (*Avec Norm*, 2004 ; *les Bonbons qui sauvent la vie*, 2004). Avec un égal bonheur, le concepteur d'éclairages accompagne également Cyr dans l'exploration de dramaturgies plus audacieuses, créant de saisissantes atmosphères pour les textes de Timothy Findley (*Elizabeth, roi d'Angleterre*, 2008) ou de René-Daniel Dubois (*Bob*, 2008) et s'aventurant même sur le versant de la comédie musicale (*les Parapluies de Cherbourg*, 2001) et de l'opéra (*Macbeth*, 2009).

Cet intérêt récent pour l'opéra se nourrit aussi de collaborations avec Robert Lepage pour lequel il illumine *The Rake's Progress* (2007), un spectacle qui voyage de Bruxelles à San Francisco, en passant par Lyon, Londres et Madrid. Durant la même année, il conçoit la lumière pour une autre création du metteur en scène, la pièce-fleuve, et tout aussi voyageuse, *Lipsynch*. Depuis leur toute première association en 2004, autour de la création en Espagne de *la Celestina*, de belles affinités se révèlent entre les deux créateurs, la touche précise et sensible de Boucher s'amalgamant à la minutie et à la démesure contrôlée de Lepage. Avec celui-ci, le concepteur d'éclairages prépare deux nouvelles créations destinées à l'opéra : *le Rossignol et autres fables* de Stravinsky (Canadian Opera Company, Toronto, 2009) et *Der Ring des Nibelungen* de Wagner (Metropolitan Opera, New York, 2010). Une intrusion du côté du cirque est également attendue pour l'an prochain alors que Lepage et Boucher travailleront à la création de *Cirque 2010*, un spectacle du Cirque du Soleil. De cette immersion dans l'univers circassien, comme de la poursuite de cette collaboration complice entre Boucher et le fondateur de la compagnie Ex Machina, nous ne pouvons espérer que du bien. ■